

La Course

Lazare Gousseau
Cave Canem

**Du 22 au 26 avril 2014
au Théâtre de la Vie**



Une production Cave Canem asbl, en coproduction avec le Théâtre de la Vie



THÉÂTRE DE LA VIE

Distribution

Musique	Renaud Garnier-Fourniguet
Ecriture et jeu	Lazare Gousseau
Lumière	Caspar Langhoff
Direction d'acteur	Marie Luçon
Mise en scène	Didier Payen

La Course

La Course, c'est la parole d'une personne écartelée entre ce que l'on dit et ce que l'on ne dit pas, mais qui aimerait mieux en rire que d'en pleurer.

Adolphe, 35 ans, roule trop vite sur l'autoroute A77. Son père l'attend à Mordhomme, village natal, pour fêter son enterrement de vie de garçon et la mort de son nom de jeune fille. Dans la voiture, à la place du mort sa Femme, sur la banquette arrière la Plus Jeune Fille, dans le coffre sa Mère. Le véhicule a une avarie et ils doivent s'arrêter sur une aire d'autoroute où plus personne n'y connaît rien en mécanique. Près de la machine à café, Adolphe rencontre la Stoppeuse. Ne pouvant plus rien tirer du véhicule, cette fine équipe part à pied à travers les champs intensifs de l'industrialiculture.

Comédien, metteur en scène, on découvre ici Lazare Gousseau auteur et interprète solitaire.

Pour le Théâtre de la Vie, soutenir sa démarche est une évidence de par la qualité et la simplicité de son projet : aller vers les gens, leur adresser une parole surgie de son esprit tourmenté. La Course, c'est l'occasion de voir quelqu'un penser comme nous, et de partager ce moment dans un éclat de rire pour conjurer le malaise.

LA COURSE, quelques intentions, quelques lignes

1. Raconter une histoire et assumer son propre delirium.

2. Ne pas fuir, mais aller

Fuir ! Ne pas se regarder soi-même, occulter, planter la tête dans le sable. C'est ce qui nous caractérise comme civilisation : surtout ne jamais s'arrêter pour voir, toujours avancer comme des bulldozers, fracturer la terre pour trouver du gaz de schiste. C'est aussi parce que le rapport au temps est adolescent et narcissique. On a la vie devant soi, on est invincible, c'est tous des cons qui n'ont rien compris et moi je suis super ! Ça n'a qu'un temps bien sûr (celui de la jeunesse) et il devient urgent d'en sortir, individuellement et comme civilisation. À l'inverse du fuir, s'exposer, se laisser voir, demander qu'on nous dise si ça va, ou sinon ce qu'il faudrait changer. **Faire le pari du rapport à l'autre.**

3. Soi-même comme un autre

Fille ou garçon, homme ou femme, rien n'est moins sûr. Il y a la différence corporelle, biologique, certes. Il y a les histoires qu'on se raconte, l'individuelle, l'intime et la civilisationnelle (encore une fois). Mais il y a surtout et derechef, ce gouffre qui nous sépare et nous unit à l'autre et à nous-même. Cet endroit de relation possible où chacun nous sommes plusieurs. Dans *La Course*, c'est un jeu, un jeu bien théâtral finalement, celui des personnages et du *qui est qui*. Adolphe, le protagoniste qui conduit la voiture, semble un peu démiurge. Il peut faire apparaître et disparaître des personnages. Il est auteur, il est autoritaire. Pour autant son désir le déborde, sa voiture le lâche, et les personnages féminins poussent comme des champignons après la pluie.

Le questionnement en chantier ici, c'est celui de notre capacité à

circonscrire une identité, la sienne propre ou celle des autres. La distinction entre moi et les autres, pour importante qu'elle soit, finalement se délite, car il est question justement de ne plus pouvoir distinguer si les personnages avec lesquels Adolphe voyage sont bien à ses côtés ou bien s'il y a plusieurs êtres sexués à l'intérieur d'une même personne.

4. J'aimerais mieux en rire que d'en pleurer

« Et comme j'en arrive à l'âge où l'on comprend que les vrais problèmes, c'est toujours les filles et les garçons et savoir si on va réussir à s'embrasser, et s'il y aura le rayon de soleil et le nuage de terre ocre qui nous fera sublimer l'instant, si ce sera drôle et chaud, si on aura bon, *La Course* voudrait être **un moment dépassé et léger, innocent et ancré, une vie qui continue malgré la douleur de n'être plus jeune**, et avec la joie d'enfin comprendre et d'en rire comme des idiots. »

Extraits du spectacle

EXTRAIT 1

(...)

Tout à coup, je n'ai plus rien sous le pied, l'accélérateur se dégonfle.

Avec l'inertie du véhicule, on sort vers l'aire.

Assez d'inertie pour aller se garer proprement devant la promotion « 1 plein + 24 euros = 1 sandwich + 1 coca + 1 sex-tape de Kim Kardashian ».

Je me dis 3 choses en même temps :

1 : C'est fou comme l'imaginaire des équations s'est appauvri.

Et 2 : Le Neuvième Effondrement nous a vraiment fait perdre tout rapport à la valeur d'usage.

Et 3 : Remarque, Kim Kardashian, je materais bien ses seins. Pour 24 euros, c'est pas cher.

Les filles m'interrompent dans cette réflexion macro-économique.

Les filles m'interrompent tout le temps :

-Qu'est-ce qui se passe maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Elles me regardent toutes, mais aucune n'a l'air de vouloir prendre une initiative.

Elles sont bien jolies toutes les trois, très belles je devrais même dire « elles sont très belles ». Elles déterminent ma joie : quelle chance je me dis de pouvoir être avec elles, de les voir...

-Je suis pas mécanicien moi, j'en sais rien, c'est la courroie de distribution ou quoi, le moteur est cassé, j'en sais rien, pourquoi c'est moi qui devrait savoir ça d'abord, moi aussi je suis une femme, il n'y a pas que vous qui pouvez recevoir le monde passivement, merde !

A l'intérieur, j'ai une femme et un homme qui ne se parlent pas, qui s'ignorent. Vous aussi vous avez chacune une femme et un homme cloisonnés chacun en vase clos. Du coup, La femme que je suis regarde la femme que tu es, elles sont amoureuses peut-être, mais la femme que je suis ne peut pas le dire à l'homme que je suis. Et comme la femme que tu es ne peut rien dire à l'homme que tu es, au bout du compte tout ça se passe entre hommes ou entre femmes et l'homme que je suis reçoit aussi les phéromones de l'homme que tu es.

Donc, si on récapitule pour deux personnes (homme ou femme peu importe), ça donne :

-Mon homme interne / ta femme interne

-Ma femme interne / ton homme interne

-Ma femme interne / ta femme interne.

-Mon homme interne / ton homme interne.

Ça fait une base de 4 combinaisons possibles par couple de 2. Vu qu'on est 4 dans la voiture, je pense à voix haute, ça fait, ah putain, je suis nul en probabilités. Bref chacun en interne reçoit des phéromones de partout et voudrait bien se taper tout ce monde (mais un par un).

-Ça n'a rien à voir avec la panne là ton histoire, me fait judicieusement remarquer La Plus Jeune Fille.

Elle colle un peu à la réalité pratique du moment, elle est peut-être aussi la plus virile dans son rapport aux choses, elle dit quand même qu'on devrait aller demander dans la station, qu'il va y avoir quelqu'un qui va s'y connaître.

Elle y va.

Ma Mère profite de l'arrêt du moteur pour cogner contre le dossier de la banquette arrière.

La Stoppeuse et Ma Femme sursautent.

-Ah je l'avais oublié la salope !

Je vais ouvrir le coffre, Ma Mère en sort.

EXTRAIT 2

(...) Là elle se calme un peu alors que moi je cours en cercles concentriques autour de la place pour tenter d'hypnotiser mes poursuivants qui hurlent des slogans.

Je crois entendre qu'ils veulent me tondre, moi qui ai de si beaux cheveux.

Pendant que La Stoppeuse continue à logorrher, je tente une approche scientifique de ma situation afin d'évaluer au mieux mes chances de survie. La place centrale de la Branlardière doit mesurer approximativement 80m x 80. Elle est plantée de très beaux et grands platanes tels qu'on les voit beaucoup sur les places de la mairie françaises. Il doit y en avoir une vingtaine. Avec le soleil qui perce à travers les feuilles, les ombres qui s'en trouvent projetés sur la terre blanche, une sensation une

mémoire très anciennes me reviennent, de quel moment ? de quel endroit ? Je reconnais cette sensation. Je suis à deux endroits à la fois, dans le temps, dans l'espace ? Je suis une particule qui change d'état et de localisation selon les conditions d'expérience qu'on lui fait subir, je ne dois pas avoir peur de mourir, c'est d'un autre temps, quand on n'acceptait pas la fatalité parce qu'on y croyait, alors que voici ma planche de salut face à mes assaillants : si je cours assez vite ou marche assez lentement, si j'accepte que l'univers n'a pas de centre et que Dieu n'a pas plus de prise que moi sur le réel, alors je peux sans cesse saisir le passage et me rendre insaisissable. Je suis à deux endroits à la fois, ils ne pourront pas m'attraper les fourchus régionaux !

Je me demande quel est l'autre endroit, je me demande si c'est de là-bas que viendra la libération | d'où viendra la libération ? | mais je suis rattrapé par l'oreille interne du premier endroit, j'entends La Stoppeuse qui va pleurer on dirait (...)

EXTRAIT 3

(...)

Je suis réveillée, je vais repartir, je suis repartie.

Je repartais, attrapant La Plus Jeune Fille au passage, bifurquant, courant jusqu'à la lisière du village, esprit urbanisé dans corps paysan, zoning en tête, flaque d'essence luisante au goudron du trottoir, personne n'y passe, on y pose un ou deux pieds une fois par semaine comme des extraterrestres venus prélever la dime ou la gabelle, ou l'inverse payer quelque tribut pétrolier à la raffinerie terrestre.

On y fait mourir les choses et c'est ainsi qu'on y vit.

Alors je sortis de ce patrimoine touristique protégé par cordon sanitaire, je reculais reculais, courant marche arrière, inversion des polarités et je voyais bien maintenant qu'il n'y avait plus que lisière, rase campagne et terre arable, je tenais La Plus Jeune Fille par la main, je la tirais de force et elle roulait comme un caddie arraché à son goudron natal
mauvaise foi, mauvaise volonté, mensonge en forme de séduction
il fallait que je l'éloigne comme un explosif d'une zone habitée,
je ne voyais plus son œil, elle ne m'importait plus sinon que pour être salie et

détruite.

Le champ de maïs s'approchait de nous ou nous de lui, c'est égal car au bout du compte, un mouvement réel est une immobilité bien comprise.

Des arroseurs automatiques projetait les énormes jets d'eau, je rentrais avec La Plus Jeune Fille dans l'intérieur du champ-dépit, les pieds dans la boue, elle m'aime et elle sourit, elle a peur, elle savait qu'elle allait subir, je la pense et la fait parler et quand son silence n'a plus rien à dire, nous nous réduisons en un jeu enfantin, nous battant l'une l'autre allongées deux filles sans bite dans la boue des arroseurs automatiques, nous nous recouvrons de terre et je prends le dessus, elle est recouverte jusqu'à disparaître

- dans l'ombre verte et moite le soleil perçant les épis. Je ne la vois plus tant je l'ai pétrie, ce n'était qu'une idée et maintenant juste les mains seules qui n'ont plus rien à saisir. Alors je lâchai pour un temps.

Je ressortis du champ-dépit. Plus rien, ni village, ni zoning, Branlardière dissoute.

Plus les épis derrière, des jets d'eau

il restait un rayon bleu vertical reliant la terre au ciel.

Et moi couleur de boue.

J'étais sûre de ne plus bouger, de ne plus courir, j'étais sûre d'avoir rêvé.

Est-ce que c'est mon corps dans le monde qui m'a donnée cette assurance ?

Le village, la place autour de moi, tout s'est retiré comme la marée descendante.

Il n'est plus resté qu'un fond nu, qu'un sol sec, mis au jour par soustraction.

Et j'étais dans cette lande, seule, avec le Difficile Appui maintenant.

Le Difficile Appui me parlait à l'oreille interne, il me disait va-t-en, éloigne-toi,

ne les écoute pas eux,

écoute dedans et marche dedans.

J'ai senti dans le corps que je courais encore finalement, alors j'ai ralenti ma foulée, ma course en rond ne correspondait plus à aucun mouvement réel, la place du village qui lui donnait sa forme ayant disparue, j'étais là à courir en rond au milieu de ma lande déserte depuis combien de temps ? La question ne se pose pas, ai-je pensé, mais la course a duré.

Lazare Gousseau

37 ans – acteur, metteur en scène.

commence le théâtre en amateur à 15 ans, suit des études de philosophie à l'unif puis entre au Conservatoire de Liège en 2001 et travaille entre autres avec Isabelle Gyselinx, Max Parfondry, Francine Landrain, Mathias Simons, Nathalie Mauger. Avec d'ex-camarades de classe, il crée en 2004 la Societas Péridurale qui devient en 2011 la Péridurale tout court et enfin en 2014 : Cave Canem. Avec cette compagnie, il joue dans *Ad Libitum* (2004), *Les Quatre Jumelles* de Copi (2005), *Richard III* de Carmelo Bene (2006), il adapte et met en scène le roman de Clarice Lispector *Près du Cœur Sauvage* (2008) et met en scène et joue dans *Pylade* de Pier Paolo Pasolini (2010, "meilleure scénographie" pour Didier Payen et nommé "découverte" au Prix de la critique 2010), spectacle repris en septembre 2012 au Rideau de Bruxelles dans sa forme la plus aboutie. Il joue aussi dans *Ashes to ashes* de Harold Pinter (2011).



Par ailleurs, il joue dans *La Marea* de l'argentin Mariano Pensoti (KunstenfestivaldesArts, 2006), dans *Maison d'Arrêt* d'Edward Bond (Théâtre de Poche, 2006), dans *Mariage (en) blanc* de Roberto Cavosi (Théâtre Jean Vilar, Louvain-la-Neuve, 2007), dans *Tokyo Notes* de Oriza Hirata (Théâtre Les Tanneurs, 2008, nommé "espoir masculin" aux Prix de la critique 2008), dans *La forêt* d'Alexandre Ostrovski (Théâtre le Public, 2012) et cette saison dans *Inadapté*, projet de Paul Camus d'après le roman de Rainald Goetz *Chez les fous* (Théâtre Océan-Nord).

En 2013, il réalise son premier film, *l'Hawaïenne*, et s'apprête à jouer cet été dans le premier long-métrage de Rachel Lang *Seule comme une baignoire*.

La Course est son premier travail théâtral comme auteur.

Didier Payen



54 ans – scénographe, metteur en scène.

Ancien élève en scénographie à l'École Supérieure d'Art Dramatique du Théâtre National de Strasbourg (TNS), Didier Payen travaille comme scénographe pour le théâtre, l'opéra et la danse.

Notamment avec Philippe Sireuil, Lukas Hemleb, Philippe Van Kessel, Fabrice Gorgerat, Virginie Thirion, Alain Sionneau, Marcel Delval, Janine Godinas, Ingrid von

Wantoch, Rekowski, Nicolas Rossier et Geneviève Pasquier, Agnès Bourgeois,

Patrick Bonté, Lazare Gousseau, Marie Luçon, Bernard Bloch, Emmanuel Texeraud.

Dernièrement il réalise la scénographie de *Pylade* avec Lazare Gousseau, *Le ravissement d'Adèle* avec Nicolas Rossier et Geneviève Pasquier *Les Mains Sales* avec Philippe Sireuil, *Histoire de l'imposture* avec Patrick Bonté, *Hot House* avec Marcel Delval, *l'Intruse* avec Emmanuel Texeraud et *A Table* avec Agnès Bourgeois.

Comme metteur en scène et scénographe, il crée en Belgique *La Fabrique du Vent*, *Jeu de Deux*, *Le Cirque Célibataire*, *Trois fois Elle* et maintenant *la Course*.

Marie Luçon

31 ans – actrice.

Née dans les Vosges, elle a grandi à Bussang, dans la montagne, et au Théâtre du Peuple, avant les lois de protection des mineurs. Elle a joué dans des spectacles de Pierre Diependaele (*Le Mariage de Figaro*) Pierre-Etienne Hemann (*Macbeth*), François Rancillac (*L'aiglon*, *Ondine*), Philippe Berling (*Peer Gynt*, *La petite Catherine de Heibron*, *Rêve de gosse*), Jean-Claude Berruti (*Le cercle de craie caucasien*, *L'adulateur*, *Beaucoup de bruit pour rien*).



Elle vit depuis 11 ans en Belgique où elle a étudié au Conservatoire de Liège. Elle a travaillé avec Caspar Langhoff (*Preparadise sorry now*, *Gouttes sur une pierre brûlante*), Thibaut Wenger (*Platonov*)... En 2011, elle a mis en scène et joué dans *Ashes to Ashes* d'Harold Pinter avec la PériDurale/Cave Canem, compagnie dont elle fait partie depuis sa création. Elle a aussi joué dans *Ad Libitum*, *Les quatre jumelles*, *Richard III*, *Près du Cœur Sauvage* et *Pylade*. *La Course* est le premier spectacle de la compagnie dans lequel elle ne joue pas.

Caspar Langhoff

30 ans – éclairagiste, metteur en scène.



Né le 20 Août 1983 à Genève, Caspar Langhoff grandit proche de Paris. Arrivé à 18 ans à Bruxelles, après un Bac L option audiovisuel et maths à Paris, il travaille occasionnellement, dès la première année d'étude, comme aide régisseur pour des centres culturels bruxellois (Cadol, Breughel). A l'INSAS, en

option théâtre, la passion pour la technique occupe la même place que celle pour la mise en scène ; il s'intéresse à la construction, à la lumière et au son, et y réalisera l'éclairage de deux projets de fin d'études. **Woyzeck** par Fabrice Imbert (2004), et **Antigone** par Seb Monfe (2006), avant de présenter le sien, **Preparadise Sorry Now**, de R.W. Fassbinder (2007). Il a depuis travaillé comme éclairagiste, régisseur lumière et son, coordinateur technique, assistant, ou même comédien (mais ne le refera plus !) avec Aurore Fattier (**La puce à l'oreille - Phèdre - On purge bébé - La possibilité d'une île - After After**), Matthias Langhoff (**Dona Rosita la célibataire - Dieu comme Patient - Quartett**), Maud Fine (**Riquet Factory- Eden,eden,eden**), Laurence Calame (**Troilus et Cressida**) et une année comme régisseur général pour la compagnie Arsenic. Dernièrement il a travaillé avec Anne-Cécile Vandalem (reprise d'**Habit(u)ation, Michel Dupont, After the walls**) et Lazare Gousseau (**Pylade**). En 2012, il met en scène **Gouttes sur une pierre brûlante** de R.W. Fassbinder, repris en 2013 au Festival Émulation. Il mène un projet à partir de **L'établi** de Robert Linhart, dont la première étape a eu lieu en octobre 2013 au Festival Nest de Thionville.

Renaud Garnier-Fourniguet

38 ans – acteur, musicien.



Est né à Lyon en 1976. Il joue *Le Malade imaginaire* au lycée, rencontre l'analyse littéraire dans une université, se forme à l'art dramatique, comique, ou tout simplement brechtien de jouer des textes ou de mimer des actions à l'école La Scène, à Lyon de 1999 à 2001. Après quoi il met en scène son texte, **Casting**, joue dans **La tour de la défense** au côté de Marlène Saldana par exemple, et in **Dans la solitude des champs de coton** dirigé par Laurent Vercelletto en 2002, au Croiseur à Lyon. Puis il rencontre d'autres personnes très intéressantes à Paris, ce qui le motive à jouer dans : **Salomé** d'Oscar Wilde et **A streetcar named desire, en anglais**, au théâtre de Nesle en 2004, puis **La guerre** de Goldoni au théâtre Mouffetard en 2006. Il

tournera également dans les villages du Sud de la France de 2005 à 2008 des pièces de Mattei Wiesnieck ou même de Shakespeare, et jouera en Roumanie en 2008, dans le cadre du Festival de la Francophonie, **L'histoire du communisme racontée aux malades mentaux**. Il joue plusieurs rôles dans des téléfilms entre 2004 et 2012 pour Arte, France 2, 3, M6, etc... Depuis tout ce temps, il n'hésite pas à jouer des reprises à la guitare folk de chansons telles que *Black Bird* ou *Love will tear us appart*. Il compose également à la guitare électrique pour des projets

comme *Pylade* mis en scène par Lazare Gousseau à Carthago, co-produit par le théâtre du Rideau en 2012. Lors de la création des *Moutons* de Lise Wittamer et Elena Perez, on dote aussi son personnage d'un synthétiseur. Installé à Bruxelles, il enregistre des voix pour des films d'animation de Zorobabel, collabore aux performances des nuits blanches avec Sarah Siré, et entame un travail de création avec la « Schieve compagnie » et « Cave Canem », compagnie dirigée par Lazare Gousseau et Marie Luçon.

Infos Pratiques

Dates de création

Du 22 au 26 avril 2014 à 20h au Théâtre de la Vie à Bruxelles.

Rue Traversière 45
1210 Bruxelles

Rencontre après-spectacle avec l'équipe de création le vendredi 25 avril

Contact Presse

Laetitia Noldé
Théâtre de la Vie
Rue Traversière 45
1210 Bruxelles
02/219.11.86 - communication@theatredelavie.be